

STATIONNAIRE



*Le père (riche).—Ma fille est trop jeune pour se marier. Elle n'a que 18 ans.
L'amoureux (pauvre).—Je le sais, mais j'attends depuis longtemps et elle n'a pas l'air de vieillir beaucoup.*

MOSAÏQUE

Dans un ancien recueil d'anecdotes historiques sur la médecine et la chirurgie, se trouve l'anecdote suivante, qui pourrait bien avoir donné à Molière la première idée du *Médecin malgré lui*.

Boris Godounow, grand duc de Moscovie, à la fin du XVI^e siècle, tourmenté de la goutte, avait promis de grandes récompenses à qui l'en guérirait. La femme d'un boyard voulant se venger des mauvais traitements de son mari, va trouver le ministre, et prévoyant bien quel serait l'effet de sa confidence, lui dit que son mari possède un secret merveilleux contre la goutte. "Mais, ajoute-t-elle, comme il n'aime pas le czar, il refusera de le communiquer."

On envoie chercher le boyard. Il proteste qu'il ne connaît point le remède dont on lui parle. Pour vaincre son obstination, on le met en prison, on lui donne les écrivains, et se voyant sur le point d'être condamné à mort, il avoue enfin qu'il connaît le remède en question et demande quinze jours pour le préparer. On l'y autorise. Il imagine alors d'envoyer prendre à Czirbach, à deux journées de Moscou, une charretée des herbes qui croissent au bord de la rivière d'Occa — herbe dont on ne connaissait pas plus le nom que les vertus. Fort embarrassé sur leur emploi, il se décide à en préparer les bains où l'on plonge le malade — qui dès le second jour se sent soulagé, et qui bientôt après se trouve complètement guéri.

Le czar fit donner au médecin sans le savoir quatre cents écus et dix-huit paysans, mais en même temps, il ordonna de recommencer les écrivains jusqu'au sang, pour le punir de ce qu'il s'était fait prier de la sorte, au lieu d'administrer à son souverain, dès la première réquisition, le remède si efficace qu'il connaissait.

Les Anglais qui, à juste raison, s'enorgueillissent fort d'avoir pour compatriote l'auteur du *Paradis perdu*, donnent à la création de ce poème une singulière origine.

"Milton, racontent-ils, étaient encore tout jeune quand de l'école de Saint-Paul il passa à l'université de Cambridge. Là, sa beauté et sa modestie le faisaient appeler la *démouille du Collège du Christ*." Un jour d'été, s'étant égaré dans la campagne, accablé de chaleur et de fatigue, il s'endormit au pied d'un arbre. Pendant son sommeil, deux dames étrangères passent en voiture au même endroit. La beauté du jeune écolier les frappe. Elles mettent pied à terre, et après l'avoir considéré quelques instants, l'une d'elles, très jolie et dont le visage annonçait tout au plus quinze ans, tire un crayon de sa poche, écrit quelques lignes sur un papier qu'elle glisse doucement dans la main du dormeur, puis remonte dans sa voiture et s'éloigne.

Les camarades de Milton, qui le cherchaient de tous côtés, avaient vu d'assez loin cette scène muette, sans pouvoir encore distinguer les traits du jeune homme endormi sur l'herbe. S'étant approchés, ils le reconnurent, l'éveillèrent et lui rapportèrent ce qui venait de se passer. Milton ouvrit le billet où il lut ces paroles tirées du poète italien Guarini : *Beauté pour*

astres mortels, si, fermés par le sommeil, vous avez blessé mon cœur ; ouverts, quelle serait votre puissance !" Une aventure aussi étrange flatta singulièrement la vanité du jeune homme et le laissa rêveur. Il désira vivement revoir cette belle Italienne qu'il chercha toujours sans la trouver jamais. Il s'éprit à cause d'elle de sa langue pleine de charmes. Pour elle, il voyagea à Gènes à Naples, à Rome, à Florence. Et, sans nul doute, c'est à cette belle inconnue que l'Angleterre doit le poème du *Paradis perdu*, qui a immortalisé son auteur.

Au siècle dernier, un charlatan avait imaginé un singulier moyen de faire une abondante recette dans les localités qu'il visitait. S'installant sur la place publique pour vendre de merveilleuses pilules : "Braves gens, disait-il, vous ne me reconnaissez pas, je suis pourtant originaire de ce pays, que, à vrai dire, j'ai quitté depuis longtemps ; et si je viens aujourd'hui, c'est moins l'amour du gain que le désir de rendre service à mes concitoyens qui m'y ramène : car je veux faire à tous ceux qui comme moi y prirent naissance, le cadeau d'un écus de trois livres."

Chacun des auditeurs se tient bouche bée en attendant qu'il exécute sa promesse ; mais il met la main dans un sac et en tire une poignée de petits paquets, renfermant le remède en quelque sorte universel dont il est l'inventeur : "D'ordinaire, je les vends trois livres six sous le paquet ; mais en faveur de mes concitoyens, je rabattrai les trois livres, et ne recevrai que les six sous pour n'avoir pas l'air de leur faire la charité."

"Il est bien entendu que pour les obtenir à ce prix, chaque personne devra me jurer qu'elle est vraiment née en ce pays."

Et bientôt tous ses paquets étaient débités.

L'origine du tricotage est des plus incertaines. D'après certains historiens, il aurait été appris par les Maures aux Espagnols qui l'auraient transmis aux Italiens, aux Français, aux Anglais, puis aux Allemands. On rapporte que les mains du pape Innocent IV (mort en 1254) étaient revêtues de mitaines de soie tricotée. En France, Henri II aurait porté, dit-on, des vêtements de soie tricotée, au mariage de sa sœur Marguerite de France avec Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. D'après la tradition, ce serait le comte d'Arundel qui aurait offert à la reine d'Angleterre Elisabeth, la première paire de bas qu'on eût vue dans ce pays.

Aujourd'hui, le tricotage à la main est de plus en plus détrôné par le tricotage mécanique.

OMNIBUS.

UN PROBLÈME

Damien.—Le gérant de cette troupe prétend avoir dépensé 10.000 pour les costumes de sa troupe.

Fabien.—Et, pourtant, la police a interrompu la première représentation, parce qu'il n'y avait pas assez de... costume.

PAS D'ERREUR

Philidor.—Comment sais-tu que c'est de rhumatisme que tu es atteint ? As-tu vu un médecin ?

Célestin.—Oh ! je sais fort bien ce que c'est. Le rhumatisme est une de ces choses qui n'ont pas besoin d'une introduction.

UN PEU DE SCIENCE

Premier tramp.—Les savants prétendent que l'action et la réaction sont de force égale.

Deuxième tramp.—Je le crois, aussi suis-je absolument certain qu'un de mes ancêtres a dû se faire crever à travailler, et moi je suis la réaction.

À TABLE D'HÔTE

Dans une pension où l'abondance n'est pas le péché dominant.

Premier pensionnaire.—Pas encore guéri ! Essayez un autre médecin. Le Dr Poudrillon ne vaut rien.

Son voisin.—Qu'en savez-vous ?

Premier pensionnaire.—Je l'ai déjà consulté et savez-vous ce qu'il m'a recommandé ?

Son voisin.—!!!

Premier pensionnaire.—De prendre des apéritifs.

DEVINETTE



Qu'est Buffalo Bill ?